

Laurence Mazza-Poutet

Un enfant dans l'institution

Dans le cadre d'un ITEP, recevoir un enfant ne relève pas, bien sûr, de la cure analytique *stricto sensu*. Néanmoins, la psychanalyse peut y être une boussole qui fait l'hypothèse qu'il y a là un sujet à qui l'on tente de donner la parole. Dans cet ITEP, où je reçois Michel depuis deux ans, le travail est orienté par le discours de la psychanalyse, ce qui est rare de nos jours et mérite d'être noté. Nous avons l'idée que les enfants qui sont là présentent des symptômes qui sont une tentative pour eux de traiter la jouissance. Nous essayons donc de ne pas en parler en termes de comportement, de trouble de la conduite ou d'hyperactivité, qui ne sont que des descriptions de ces enfants devenus objets d'observation. L'organisation interne y est très souple, les temps scolaires sont déterminés pour chaque enfant en fonction de ce qu'il peut supporter. Certains viennent parler à un psychologue, d'autres pas, mais nous considérons aussi que le travail éducatif ou pédagogique, voire les relations avec le personnel de service, un peu orienté, peuvent aussi être thérapeutiques.

Michel a 10 ans aujourd'hui. Les difficultés ont commencé dès sa naissance, mettant en jeu son corps. C'est un bébé qu'il a fallu réanimer. Sa mère dit qu'il « a tout pris de la péridurale », elle a donc une interprétation des difficultés de son fils. Il avait des reflux gastriques, il pleurait tout le temps, ce qu'il fallait lui éviter parce qu'il avait une hernie, donc elle l'avait tout le temps dans les bras. Il a été hospitalisé à 2 mois et demi, pour des problèmes de régurgitation et des problèmes gastriques, des brûlures œsophagiennes. Il a été propre à 3 ans. La naissance de son petit frère correspond à son entrée en maternelle. Quand elle s'occupait de son petit frère, sa mère l'attachait devant la télévision pour qu'il ne se fasse pas mal. À l'hôpital, à 2 mois, les infirmières aussi l'attachaient. Pris en charge dès l'âge de 4 ans par le CMPP, à cause d'une grande agitation à

l'école, celui-ci l'oriente dans un hôpital de jour. Les parents de Michel refusent absolument d'entendre que leur fils a plus qu'une difficulté d'apprentissage de la lecture et de l'écriture.

Dans sa famille, Michel est vécu comme « mauvais » et traité comme tel, il est incontrôlable. Il parle souvent tout seul, ses parents ont été jusqu'à nommer son interlocuteur invisible : Robert. Une éducatrice a récemment repéré qu'un matin en parlant seul il commentait la journée. Quand elle tente de l'arrêter, il s'enferme dans les toilettes et en ressort dix minutes plus tard. Le fait de s'arrêter de parler l'angoisse ; parler seul et à haute voix est sans doute une tentative pour parer à la voix intérieure qui commente tous ses actes, pour la sonoriser. On peut penser que ce sont des échos, des commentaires, ce que Clérambault a appelé automatisme mental. Michel se soutient des mots de l'Autre dans une sorte d'imitation, reprenant à son compte les paroles de l'Autre, même si elles sont adressées à un autre qu'à lui, mais il peut aussi s'emparer des objets des enfants et dire qu'ils lui appartiennent dans un transitivity important. Il ne sait ni lire ni écrire.

Très vite les fins de séance se sont avérées très difficiles : il ne veut pas sortir de mon bureau, le ton de sa voix change, il se fait impérieux, dur, autoritaire, il donne des ordres et veut commander, il s'installe dans mon fauteuil. Michel veut faire le maître, et dans ces moments il peut tout à fait devenir violent. Pendant tout un temps je suis obligée de le sortir *manu militari* du bureau, ce qui est insupportable pour lui et pour moi (il fait de même avec l'orthophoniste et la psychomotricienne). Se séparer est impossible, en même temps est impossible à supporter pour Michel que l'autre arrête, que l'autre décide, cette figure de l'autre trop présente devient persécutrice. J'essaie d'espacer les séances, mais Michel est insistant, il veut venir, promet d'être tranquille, rien n'y fait. J'ai alors l'idée de demander à un éducateur de venir le chercher à la fin de la séance, ce qu'il accepte et qui rend la fin plus sereine. Par la suite, pour éviter qu'on vienne le chercher, j'utilise la sonnerie du téléphone portable pour marquer la fin de la séance. Je lui propose de régler le téléphone pour qu'il sonne la fin de la séance, ce qu'il accepte. Depuis, les séances s'arrêtent tranquillement, ce n'est pas moi qui décide de leur fin et je suis soumise, comme lui, au même impératif : la séance s'arrête pour nous deux.

Les histoires

Dans un premier temps, Michel invente des histoires, et parfois il griffonne des choses sur un papier. Un jour il me surprend en me demandant, lors d'une séance, le petit dessin qu'il a fait pendant la séance précédente. Je suis bien embêtée, car ce papier, je l'ai jeté. Je me le tiens néanmoins pour dit, je garderai désormais toutes ses « productions » dans une chemise, qu'il cherche dans l'armoire quand il arrive.

Il invente des histoires mettant en scène un bébé dans un hôpital : il y a un bébé, un grand-père, le père de la maman, et le frère de la maman ; le frère et la sœur sont mariés. Je lui dis que frère et sœur ne peuvent pas se marier, que c'est interdit, mais il répond que c'est une histoire. Que peut bien signifier la loi pour un enfant psychotique pour lequel justement elle est forclosée ? Tout d'abord le bébé n'avait qu'une mère. Les parents partent pique-niquer, on prend le bébé. Le voleur a attrapé le chapeau de la fille qui promène le bébé. Le voleur veut le bébé pour le tuer, la voleuse tue le père, la mère est morte. On voit que pour cet enfant avoir des enfants est problématique. Pour avoir des enfants, il faut les voler ! Le bébé est volé et tué, ce qui en dit long sur le vécu intérieur de cet enfant. Ces histoires se succèdent, parfois les voleurs sont tués de diverses manières. Il met ensuite des figurines (support des histoires) dans la pâte à modeler et dit qu'elles vont mourir, étouffées, comme en écho à ce qu'il a vécu enfant, l'étouffement qu'il a ressenti quand il était à l'hôpital.

Pendant un certain temps, Michel raconte des histoires qui se passent souvent à l'hôpital. J'essaie de lui restituer son histoire d'enfant malade, mais cela n'a aucun effet : « Je le sais », me dit-il, et il m'intime l'ordre de me taire. Il ne supporte pas mes questions, ni mes interventions, il m'assigne une place silencieuse où je dois me tenir. Se faire le secrétaire de l'aliéné, dit Lacan, c'est une place où je ne suis pas menaçante. On peut repérer, dans son rapport à la procréation, les conséquences de la forclusion du Nom-Du-Père. On est bien loin de la construction de théories sexuelles infantiles ; quant au père il ne sert à rien, et certainement pas à protéger les enfants.

Constructions

Dans un second temps, il tente de construire un objet, qu'il nomme arrosoir, avec du papier et de la colle. À chaque séance il reprend l'objet. Pendant tout un temps il tente de le construire, mettant autant de colle sur le bureau que sur le papier. Ce travail, il le range lui-même dans l'armoire du bureau, où il va le chercher au début de la séance suivante. J'ai trouvé cela encourageant, mais cela n'a duré qu'un temps. Pendant ces séances, où il est silencieux, j'essaie de l'interroger, discrètement, mais il ne répond pas, et je crois qu'il lui est réellement impossible de répondre, de parler de lui d'une place de sujet. En même temps ce travail n'est possible que parce que nous supposons qu'il y a là, un sujet. À propos des insultes, il m'a répondu qu'une voix lui disait « tais-toi », il n'en a donc rien dit.

Le téléphone

Sa tentative de construire cet objet s'arrête quand il trouve sur mon bureau un autre objet autrement intéressant : un téléphone. Il fait semblant de faire les numéros et parle à un interlocuteur fictif – le téléphone sert à ça, trouver un interlocuteur. Il écrit, ou plutôt fait semblant d'écrire des numéros de téléphone et des rendez-vous qu'il prend. Cela dure un certain temps jusqu'à ce que je fasse un jour un numéro intérieur (à trois chiffres) pour qu'il trouve quand même un interlocuteur réel, quelqu'un qui répond à son appel. Depuis, il prend la liste de ces numéros et essaie de faire pareil, mais cela ne marche pas, parce que ce téléphone est vieux, il possède un cadran, il faut mettre les doigts dans les trous et ne pas faire n'importe comment pour faire tourner ledit cadran. Lui ne sait pas comment faire, mais ne demande pas. Cela donne la mesure des difficultés de Michel.

Pendant une séance, il écrit un numéro de téléphone, en écrivant le chiffre 7 à l'envers. Je lui dis alors que l'écriture a un sens et que l'on ne peut lire ce qui est écrit à l'envers ; il est très en colère. Il tente de faire le numéro et je lui répète que s'il ne fait pas les chiffres comme il faut et dans le bon ordre il n'a aucune chance d'y arriver. Il me demande alors de lui montrer comment mettre les doigts dans les trous pour tourner le cadran jusqu'à la limite requise. Il entend alors quelqu'un décrocher, et c'est la première fois qu'il

arrive à faire un numéro correctement et obtenir quelqu'un au bout du fil. Ensuite il veut me donner le numéro écrit, je lui redis qu'écrit ainsi, à l'envers, je ne peux pas le lire. Il accepte là aussi de rectifier l'écriture, ce que jusqu'alors il n'avait pas voulu faire ni entendre. À la séance suivante, je lui propose de faire, pour moi, le numéro du chef de service, ce qu'il fait, content de lui. Mais cela ne change en rien son rapport à la chose écrite.

Déjeuner

Un tournant de ce travail a lieu, il y a peu, lorsqu'un jour, à l'heure du repas, Michel vient frapper à ma porte. Il aurait dû être en train de déjeuner, aucun rendez-vous n'était prévu. Bien sûr, je le reçois. Il vient se plaindre de ses copains. Ce moment est important, Michel me met pour la première fois à une place d'interlocutrice, et c'est la première fois qu'émerge une plainte, il pleure. Michel est depuis longtemps la tête de Turc des autres enfants de l'institution, qui se moquent de lui parce qu'il mange mal et parle tout seul, crie des insultes à la cantonade qui, croient-ils, leur sont adressées. Ils l'ont surnommé « Pue le rat », ce qui consonne avec son nom. Il se plaint de n'avoir pas d'amis : « Je suis triste, méchant et je frappe les autres quand ils m'insultent ou traitent ma mère. » C'est lors de cet entretien, quand je propose de le raccompagner, qu'il a l'idée de m'inviter à déjeuner. J'accepte, non pas pour ce jour-là, mais pour le jeudi suivant. Il ne l'oubliera pas.

Le jour venu, Michel vient me chercher pour déjeuner. J'ai pu alors mesurer à quel point était grande sa difficulté pendant les repas. Il mange en se bourrant la bouche, il ne peut plus respirer et il doit tout recracher. L'oralité pose problème. Malgré cela, il fait ce jour-là plus attention que d'habitude, disent les éducateurs.

Mais ce n'est qu'alors que j'ai réellement perçu la profonde détresse de cet enfant, en même temps que m'est apparue ma difficulté à faire avec lui qui se présente bavant, la morve au nez, sale. De cette façon, sans doute met-il l'Autre à distance, et moi avec, en se présentant comme un déchet. Cet aperçu va modifier ma façon d'intervenir auprès de lui.

Michel poursuit les séances. Plus tard il m'a invitée une nouvelle fois pour le déjeuner, qui cette fois-ci s'est passé en tête à tête,

les éducateurs ayant préparé une table séparée des autres, à ma demande. Michel était très attentif quand il me servait et quand il mangeait. J'ai remarqué qu'il se bourrait moins que la première fois. Le lendemain il est tombé malade... Les éducateurs ont dit que les repas étaient devenus plus calmes pour Michel, les enfants ayant été très surpris que je déjeune avec lui. Ce qui a permis que les choses bougent un peu, c'est la trouvaille de Michel : m'inviter à déjeuner. Mais c'est à consentir à une place silencieuse qu'a pu se constituer pour Michel un autre pacifié à qui adresser une plainte. Cela l'a délogé un temps de la place qu'il occupait pour les enfants et pour les éducateurs.

Pour conclure

À partir de ce moment, Michel a pu trouver une place dans l'institution qui le décale d'une place de déchet. Si la psychose de cet enfant ne fait aucun doute, la question d'un diagnostic plus précis n'a pas pu être tranchée ; il s'agit vraisemblablement d'un enfant sorti de l'autisme sur le mode de la schizophrénie. Il semble bien que pour Michel l'Autre existe, plus ou moins persécuteur selon les moments. La question reste entière de son rapport à l'écriture et à la lecture, auxquelles il n'a pas accès et sur lesquelles il reste muet.

Depuis quelques séances, il veut écrire sur mon ordinateur de poche. L'objet est fragile et j'ai mis à son utilisation des règles strictes et précises que Michel accepte. Il choisit un mot, doit l'écrire d'abord sur une feuille avant de l'entrer dans l'ordinateur. Associer ne serait-ce que deux lettres entre elles nécessite un énorme effort pour cet enfant, il s'en tient néanmoins à ce travail que j'exige de lui. La suite dira si Michel peut arriver à lier des lettres entre elles pour en faire des mots.